

FAUX

Un récit de

CALME

María Sonia Cristoff

Titre original

Falsa calma. Un recorrido por los pueblos fantasma de la Patagonia

Le livre a été publié pour la première fois en 2005

par Grupo Editorial Planeta s.a.i.c./Seix Barral

© María Sonia Cristoff, 2005

Représentée par Casanovas & Lynch Agencia Literaria S.L.

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2018
pour la traduction française

Conception graphique : gr20paris

Portrait de l'auteur : Aline Zalko

ISBN : 978-2-36468-245-0

Faux Calme

Voyage dans les villages fantômes de Patagonie

Traduction de l'espagnol (Argentine)
par Anne Plantagenet

María Sonia Cristoff

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

À Meco Castilla

À la mémoire de Susana Torres

Mon père est né au cœur de la Patagonie, mais tout le monde autour de lui parlait bulgare. Contrairement à la plupart de ses compatriotes immigrants, mon grand-père avait réussi à ne pas travailler dans le pétrole et s'était acheté un refuge près de la rivière Chubut, où la colonie galloise s'était établie. Là, s'il avait entrepris de cultiver la terre, il s'employa aussi à refonder sa propre Bulgarie. Avec le temps, il parvint à reproduire, tels des clones parfaits, les animaux, le rythme des récoltes et des pluies, le yoghourt que préparait ma grand-mère, les revues en caractères cyrilliques, et recevait même la visite d'amis bulgares. Quand mon père sortait du refuge pour jouer au foot avec ses camarades des fermes voisines, il connaissait les règles : taper fort dans le ballon et utiliser cette autre langue que parlaient ses amis blonds. Enfant, déjà, il ne se débrouillait pas trop mal avec le gallois de la campagne. Puis il rentrait à la maison, où l'on parlait peu, et bulgare. Un jour, il devait avoir dans les six ans, mes grands-parents l'emmenèrent dans un village proche, Gaiman, et le déposèrent sur un banc d'école. Mon père se rendit compte alors que beaucoup d'enfants, presque tous aurait-il dit, employaient une troisième langue. Elle ne ressemblait en rien à celles qu'il connaissait : c'était de l'espagnol.

Obstiné, mon grand-père s'était lancé dans le projet de refonder une patrie en territoire patagonique,

comme tant d'autres avant lui : des aventuriers comme Antoine de Tounens, qui avait voulu créer le royaume d'Araucanie et de Patagonie dans la région andine, ou Julius Popper, qui réussit à imposer sa monnaie et sa propre loi dans sa colonie en Terre de Feu, ou encore, disait-on, les ancêtres des enfants gallois avec lesquels mon père jouait au foot. Mais cela n'empêcha pas la Petite Bulgarie de mon grand-père d'être marquée, comme on le voit, par l'isolement, un des traits patagoniques les plus caractéristiques. Enfant, comme tant d'explorateurs européens en Patagonie, je trouvais cet isolement positif : pour eux, il avait signifié la possibilité d'étendre leur domination, pour moi, celle de vivre dans un lieu qui brisait la routine. Les horaires, les repas, les odeurs étaient différents de ceux que je connaissais dans la ville voisine où j'habitais, et personne ne me demandait comment ça allait à l'école. C'est plus tard, à l'adolescence, que l'isolement a commencé à me paraître négatif, comme aux explorateurs argentins du XIX^e siècle. Pour eux, il représentait la menace de l'indomptable, du territoire qui refusait de faire partie de la nation naissante ; pour moi, il m'éloignait de plus en plus du pays où tout se passait, des gens que je voulais connaître, des livres que je voulais lire. Une caractéristique qui faisait de la Patagonie un espace détraqué par une logique cauchemardesque, où je marcherais indéfiniment en restant à la même place. Les stratèges argentins avaient échoué dans bon nombre de projets qu'ils avaient entrepris pour le Sud, mais avaient propagé, avec succès, l'idée selon laquelle la vie argentine passait par Buenos Aires. Je suis donc partie au début des années 1980.

Je suis revenue vingt ans plus tard. Je pensais alors différemment des uns et des autres. Le temps m'avait amenée à la conclusion qu'au-delà de mon histoire

personnelle l'isolement était présent dans tous les écrits que j'avais trouvés sur la Patagonie. Tous, j'insiste, même s'il est inutile, me semble-t-il, de les énumérer ici. Je suis revenue pour écrire un texte de non-fiction sur ce trait éminemment patagonique. Je voulais voir quelles formes il prend aujourd'hui, le débusquer dans ses aspects les plus extrêmes. C'est pourquoi je l'ai cherché dans des villages que l'on pourrait qualifier, pour une raison ou une autre – pas seulement celle des recensements –, de villages fantômes. D'abord je les ai choisis méticuleusement, puis je me suis rendue sur place et j'y suis restée. Durant d'innombrables heures, j'ai parcouru ces lieux dont on fait le tour en une seule. Je me suis assise dans un coin pour regarder les chiens passer. Je me suis totalement abandonnée à cet état de somnolence qu'engendre l'excès de lumière, ou de vent, ou de silence. Certains jours, j'avais l'impression d'être dans un décor de science-fiction, aspirée par une force puissante et tout à fait indéfinie. J'ai vu beaucoup de choses : fantôme ne signifie pas vide. Assise là, quasiment sans poser de questions ni bouger, sans faire le moindre effort, je suis devenue une sorte de paratonnerre, d'antenne réceptrice. Les histoires arrivaient à moi, l'atmosphère me transformait en ventriloque. Ainsi a surgi la double voix qui raconte ce qui suit : j'ai eu beau m'efforcer tout le temps de garder le contrôle, il y a des moments, je dois l'avouer, où c'est cette atmosphère qui parle à travers moi.

La photo doit avoir cinq ans, pas plus. Ceux qui y figurent ont fini l'école élémentaire au milieu des années 1960. Ils ont donc tous, au moment de cette photo, entre quarante et cinquante ans. Sur la droite il y a une femme aux cheveux courts avec une mèche blanche à la Susan Sontag, entourée par deux autres plus maigres, plus effacées. La domination de cette Sontag apocryphe est flagrante : je me demande si elle s'est imposée dès l'école ou si, soudain, au cours de cette soirée de retrouvailles, les deux autres femmes ont été attirées par le magnétisme inattendu, encore incompréhensible, exercé sur elles par cette fille dont elles avaient toujours eu pitié. La plupart de ceux qui se sont retrouvés ce soir-là, me dit la femme qui a sorti la photo d'une boîte à chaussures recouverte de tissu, ne s'étaient pas revus depuis des années. Enfants des travailleurs du pétrole qui avaient le mieux réussi, ils étaient presque tous partis ailleurs pour étudier ou faire de bons mariages. Juchés sur des chaises, une rangée d'hommes regardent l'objectif un verre à la main. Les verres sont en plastique. L'homme du milieu, me dit la propriétaire de la photo, c'est lui qui a organisé les retrouvailles. Pendant un an, il les a tous recherchés un par un. Comme un détective, ou un justicier. Il en a retrouvé certains à l'étranger : en Espagne, en Allemagne, même aux États-Unis. Lui, Quique, n'est jamais parti d'ici, de Cañadón Seco. C'est peut-être pour ça qu'il a eu cette idée : il voyait ce théâtre, qui parfois servait de cinéma et parfois ne servait à rien, et il a pensé pourquoi ne pas l'utiliser comme

machine à remonter le temps ? Quique est maigre. Il a le visage de quelqu'un qui, toute sa vie, a souffert d'une infime douleur sans jamais y accorder d'importance. Il sourit à l'objectif, comme tous les autres de la rangée. Les retrouvailles ont dû avoir lieu en été ; les hommes portent pour la plupart des chemises de bûcheron, alors que les tenues des femmes sont très soignées, comme l'avaient été leurs robes de mariée, et comme pourraient l'être leurs robes de deuil. Sur la photo, ils ont l'air détendus, comme si était déjà passé ce moment inévitable, au cours des retrouvailles entre anciens camarades d'école, où tout le monde s'assoit autour d'une grande table et est obligé de raconter ce que, finalement, il a fait dans sa vie. Par des chemins détournés – logorrhée, allusions, changements de sujet, surdités feintes, portefeuilles que l'on ouvre pour montrer des photos d'identité d'enfants ou de conjoints –, l'un aura sans doute avoué un échec, la plupart auront déduit les échecs de tous les autres, un autre aura créé la surprise avec une révélation d'ordre économique ou sexuel, un autre se sera senti obligé d'évoquer ceux qui sont morts, un autre ceux qui ne sont pas venus, tous se seront efforcés, en particulier ce soir-là, de s'en tirer le mieux possible à leur avantage. On constate aussi, à l'éclat de leurs yeux, qu'à ce stade ils ont bu pas mal de vin rouge, visible à travers leurs verres en plastique blanc. La photo semble prise au bon moment : dans ce laps de temps – cet instant fragile, fugace – entre les règlements de comptes et les adieux, ce mince espace où il y a juste la place pour se souvenir du plus beau lien qui a existé un jour entre tous. Et c'est précisément à cet instant que quelqu'un a appuyé sur le bouton.

Ce n'est que plus tard, quand la propriétaire de la photo m'a demandé de la lui redonner pour la ranger dans sa boîte recouverte de tissu, que j'ai vu, dans le bord inférieur, quelque chose que je n'avais pas remarqué avant, le visage de quelqu'un qui détonnait résolument. Quelqu'un qui ne participait pas aux retrouvailles ni à l'euphorie générale, qui n'étreignait pas les autres et n'avait pas l'air d'avoir trop bu. Il était là comme une silhouette imperturbable, les cheveux noirs peignés en arrière et les yeux, noirs aussi, fixés sur l'objectif. Il était en bas mais semblait au centre de la scène. Je l'ai regardé pendant un bon moment et j'ai eu finalement l'impression qu'en réalité tous les autres l'entouraient. Comme une sorte de déité ermite qui savait exactement ce qui se passait tandis que tous ses camarades, étoiles mineures de sa constellation, s'abandonnaient au sentimentalisme. Quand j'ai eu la sensation que c'était moi qu'il regardait, et non l'objectif, j'ai rangé la photo dans la boîte à chaussures. C'est Léon, m'a dit la femme. Il tient le kiosque. Lui aussi était parti de Cañadón après le lycée, mais il avait fini par revenir.

Il y a deux kiosques à Cañadón Seco. L'un s'appelle Multirrubro⁰¹ et possède un système qui siffle chaque fois qu'un client ouvre la porte, comme le font certains hommes au passage d'une femme. Sauf que dans ce cas, c'est moins sexiste – la première fois que j'y suis allée, j'ai entendu ce sifflement, qui a retenti à nouveau quelques minutes plus tard quand deux ouvriers en bleu de travail sont entrés – et plus efficace : la propriétaire sort aussitôt de sa cuisine et tous obtiennent leurs

01 — *Multi* (*muchos*) : beaucoup. *Rubro* : spécialités, produits. Le kiosque fait office de bazar où l'on trouve de tout. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

chewing-gums, cigarettes, cannettes de bière. L'autre kiosque est celui de Léon. Il est situé dans le quartier où se trouvaient le second restaurant du village, qui a fermé il y a deux ans, et le bar principal, qui a fermé aussi. Pour entrer dans le kiosque de Léon, il faut enjamber deux bergers allemands affalés sur le trottoir tels deux cerbères désœuvrés, définitivement vaincus. À l'intérieur, Léon, identique à la photo : impassible, regard fixe, cheveux noirs coiffés en arrière, entouré de figurines dans son ermitage privé. Cette fois ce ne sont plus ses camarades d'école mais les marchandises exposées sur des rangées d'étagères poussiéreuses : un flacon d'eau de Cologne Mary Stuart, un autre de Siete Brujas, un sucrier en mélamine verte qui a perdu sa couleur à force d'être au soleil, une poupée en plastique enfermée dans un sac qui a dû, à un moment, être transparent, deux peignes au manche fin, un set de sel et poivre sur un faux plateau en argent, trois flacons de vernis à ongles sec, un Ludomatic, un appareil à sécher les collants, qui tourne quand le vent pénètre à l'intérieur. Des vestiges de cet énorme kiosque que son père fonda en 1953 et que fréquentèrent entre deux cents et trois cents clients par jour, presque tous travailleurs des YPF⁰¹. Aujourd'hui, il en a dix, à tout casser. Les objets ne sont plus de purs biens de consommation, produits de masse. Ils sont devenus des figures uniques, une part active de la constellation protectrice au centre de laquelle se trouve Léon, qui me regarde comme sur la photo.

Quand je pense que je suis venu pour une semaine et que je suis resté pour toujours, dit-il.

01 — Yacimientos Petrolíferos Fiscales (Gisements pétrolifères d'État) : la plus grande entreprise d'Argentine, dédiée à l'exploitation et la vente de pétrole.

Il parle parfois, sans faire de geste. Pas un muscle de son visage ne bouge. À peine fait-il glisser sa main droite pour fumer : un mouvement court et imperceptible, toujours le même. De temps à autre, il lâche un commentaire sur un ton dont on perçoit mal, au début, s'il est rude ou réticent. Après chaque phrase, il reste silencieux un bon moment, le regard tourné vers la porte. Lors d'une conversation il me confie qu'il vend des tickets pour les bus qui sillonnent la région nord de Santa Cruz, mais s'arrêtent de manière aléatoire. Parfois ils sont en retard, alors pourquoi stopperaient-ils ici où personne ne montera à part peut-être trois pelés. Aussi, il s'efforce d'être attentif, en particulier pendant les cinq moments de la journée où les bus sont censés marquer l'arrêt à Cañadón. Et c'est moche, quand il doit rembourser les billets parce qu'ils n'ont pas marqué l'arrêt. Non seulement pour les gens qui ratent leur bus, mais parce que cette somme représente parfois cinquante pour cent de son chiffre d'affaires du jour. Dans vingt minutes, par exemple, il y en a un qui devrait passer. Je regarde dehors moi aussi mais ne vois que les chiens. Léon me dit que ce grand banc en bois qui traverse le kiosque d'un bout à l'autre est là pour que les gens puissent attendre le bus. J'ai le droit de m'asseoir, même si je ne pars nulle part. J'accepte. Alors nous parlons tous deux, tournés vers la porte, sans être obligés de nous faire face.

Quand je pense que je suis venu pour une semaine et que je suis resté pour toujours.

Un adolescent entre avec une guitare dans une housse et s'assoit sur le même banc que moi.

L'heure approche et il faut être plus vigilant que jamais. Nous regardons tous trois vers la porte. Le garçon joue dans un groupe de Comodoro certains week-ends. Si le bus ne marque pas l'arrêt, les autres musiciens doivent se débrouiller sans lui : il y a une batterie, une basse et un type à la voix démente, du coup on peut se passer de la guitare sans que cela gêne. Les jours où le bus ne s'arrête pas, le garçon repart d'où il vient. Il va chez des amis et il joue pour tout le monde, à condition qu'on lui offre sa bière. Léon ne commente rien de ce que dit le garçon, pas même quand il fait référence à l'imprévisibilité du bus. J'hésite à demander si les chiens aboient quand apparaît le bus mais quelque chose me dit qu'il est plus prudent de m'en tenir à la politique de silence pratiquée par Léon et les chiens.

La décomposition gestuelle, je crois, a toujours quelque chose de terrifiant – c'est pourquoi la crise d'un épileptique choque tellement, ou le simple fait de s'amuser à faire des grimaces devant son miroir – et de fascinant – pour cette raison nous ne voulons pas rater l'instant où Hulk se transforme en l'Incroyable. Léon incarne un peu cette décomposition quand nous voyons surgir le bus. Il sort en trombe de derrière son comptoir, se campe au milieu de la rue et fait des gestes au chauffeur avec l'exagération dont usent, à cause de la distance, les agents de piste qui envoient des signaux aux pilotes d'avion. Puis il entre dans le kiosque et aide le garçon à monter sa guitare avec une sollicitude quasi maternelle. Quand il revient, il se replace derrière le comptoir, entre ses objets, une cigarette à la main et les cheveux noirs bien coiffés en arrière, comme ceux d'un haut dignitaire péruvien.

Quand je pense que je suis venu pour une semaine et que je suis resté pour toujours.

En plus du banc en bois et des objets sur les étagères poussiéreuses, il y a dans le kiosque une rangée de sucreries. Je choisis un paquet de biscuits, comme pour justifier ma place sur le banc. Ils sont croquants, tout juste sortis du four. Je regarde les chewing-gums, les chocolats : tous les emballages sont colorés, intacts. Les sucreries font office de lien, je suppose, entre Léon et son époque, la preuve de sa contemporanéité. Il est le seul, parmi cinq enfants, à avoir repris le kiosque paternel. Les autres sont partis. Sa sœur préférée en particulier, celle qui s'inquiète le plus pour lui, vit en Espagne, à Madrid. Il ne se serait jamais occupé de ce kiosque si son père ne s'était pas opposé à ce qu'il étudie l'architecture. Mais c'est comme ça. Il lui avait payé des cours à Córdoba à condition qu'il étudie l'économie. Il avait essayé, personne ne pouvait dire le contraire, mais simplement son cerveau n'enregistrait pas, il refusait. Il a passé ainsi vingt ans à Córdoba, entre tentatives et renoncement. Il a vécu toutes ces années agitées là-bas. Son père disait qu'en architecture c'étaient tous des guérilleros. Lui, de toute façon, ne voyait personne. Ni guérilleros, ni amis, ni étudiants : personne. Seulement cette femme qu'il a tellement aimée et qui l'a quitté du jour au lendemain. Il y avait cette femme, et il y avait l'alcool, de plus en plus d'alcool. Et il y avait ses tentatives d'étudier, bien sûr, de plus en plus sporadiques. C'est à cette époque que son père est tombé malade et qu'il est venu passer une semaine auprès de lui. Après avoir vécu des années à Córdoba sans jamais rentrer, il est revenu. Comme tout le monde disait que son père ne survivrait probablement pas, il avait fait l'effort de se déplacer. Ses frères et sœurs, surtout, insistaient : il devait le voir avant qu'il meure. Il ne lui avait

quasiment pas parlé en vingt ans, leur avait-il dit, mais ils affirmaient que ça ne comptait pas, que son absence dans ces circonstances pouvait devenir un poids qu'il porterait le reste de sa vie. Il est donc revenu pour une semaine et il est resté pour toujours. Quel choc, de revoir Cañadón après tant d'années. Presque un mirage, dirait-il.

*

Un garçon entre dans le kiosque. Un petit garçon plus exactement, rond, avec une blouse d'écolier et un sac à dos, qui se dirige tout droit vers la cuisine. Du banc où je suis assise on aperçoit, à travers les trous d'un rideau en plastique vert, une table en formica, trois chaises et un frigo, avec une poignée comme un levier de vitesses de voiture. Léon le suit. J'entends les bruits : le frigo que l'on ouvre, l'eau qui coule du robinet, des verres ou des tasses que l'on pose sur la table ou sur le plan de travail, une chaise que l'on traîne. Aucun des deux ne parle. J'ouvre la biographie de Malraux que j'ai dans mon sac. Comment peut-on avoir besoin de tant de pages pour raconter une vie, me dit Léon quand il revient. La sienne, il pourrait la résumer en une page, en une phrase même. Il aimerait bien, vraiment, savoir de quoi parle le livre, mais ça fait des années qu'il ne lit plus. Sa femme, en revanche, lit tout le temps. Puis il regarde par la fenêtre – ce doit être l'heure du prochain bus hypothétique – et je retourne à mon livre. Pourquoi choisir toujours les livres les plus lourds que je trouve juste avant de partir en voyage ? Pourquoi faut-il que je lise ici, dans cette région du monde sur laquelle tant de gens ont écrit, la vie d'un écrivain français dont le lien le plus proche avec la Patagonie est une maîtresse

qu'il a brièvement partagée avec Saint-Exupéry ? Il commence à faire nuit et je ne vois quasiment plus rien. Dans le kiosque, de petites ampoules électriques pendent au plafond mais elles ne sont pas encore allumées. Je ferme le livre. Sur la couverture, les yeux noirs du Français me transpercent. Je me tourne vers le comptoir et constate que Léon aussi me regarde. Par hasard je ne saurais pas, me demande-t-il, comment on soigne la schizophrénie ?

Il y a des années qu'on la lui a diagnostiquée, me dit Léon. Une doctoresse de là-bas, de Caleta Olivia. Non, il n'a pas demandé de second diagnostic, ça n'est pas la peine. Si se lever le matin avec une angoisse dans la poitrine qui vous consume, ne vous quitte pas de toute la journée et vous oblige à vous traîner dans la vie, cela s'appelle ou non schizophrénie, en réalité ça n'a pas d'importance. Pour ce qui est de l'angoisse dans la poitrine, il n'a aucun doute. Inutile qu'on établisse un diagnostic. Lui, ce qu'il veut savoir, c'est comment se soigner, tout simplement. Léon ponctue sa phrase par de petits bonds qu'il fait derrière le comptoir, comme quelqu'un qui attendrait un bus la nuit dans le froid : un de ces mouvements légers grâce auxquels on espère se réchauffer un peu. Je regarde les objets sur les étagères, toujours aussi imperturbables. Je dois bien pouvoir lui apprendre quelque chose, me répète-t-il, impossible que je n'aie rien à lui apprendre. Il l'a tout de suite su, dès que j'ai passé la porte de son kiosque ce matin-là.

Le garçon revient et lui dit qu'il fait nuit maintenant et qu'il ne l'a pas amené au padel. L'enfant doit avoir dans les huit ans et le gymnase du village, où il joue au padel, se trouve à environ cinq pâtés de maisons, je crois. Ça dépend des jours, dit Léon.

Parfois je peux l'accompagner, parfois non. Il alterne avec sa femme, dont le travail est imprévisible. Elle est secrétaire dans une entreprise de travaux métallurgiques dans le secteur pétrolier, mais ce n'est pas fixe. Ils l'appellent quand ils ont trop de factures non classées, de démarches administratives, de choses à régler. Deux fois par semaine, parfois moins. Mais comme ils la préviennent toujours au dernier moment, c'est difficile de s'organiser. Et quand elle n'est pas là, il ne peut pas laisser le kiosque. Alors le petit rate le padel, comme il ratera tant d'autres choses dans sa vie, il vaut mieux qu'il s'habitue. Comment faire autrement ? À la place d'une simple pratique sportive, il reçoit un grand enseignement, le gosse est gagnant. Lui, c'est sûr, il a beaucoup appris de la vie : à survivre quand cette femme l'a quitté, à arrêter l'alcool, à rester à Cañadón pour toujours, à accepter l'idée qu'il mourra ici, même s'il n'y a plus que les deux chiens et lui. Mais il ne peut pas s'habituer à la schizophrénie, qui le terrasse. Elle l'accable, le fait plier chaque matin. Tout ce chagrin, cette amertume. Le simple fait d'être obligé de se lever de son lit consume le peu d'énergie qu'il tient d'on ne sait où. À présent Léon allume une petite lampe, près de la caisse, et je parviens mieux à voir son visage, aussi impassible que tout à l'heure.

Le groupe avait beau être soudé, et nous avions beau nous débrouiller pour que tout se passe le mieux possible, il manquait quelque chose : au cours des réunions que nous faisions, le thème du pays natal revenait toujours... le souvenir des anciens, des amis d'enfance, des amoureuses qui attendaient... ça nous rendait mélancoliques !... très mélancoliques et tristes !... Il a fallu attendre qu'un gars courageux, vers 1947 ou 1948, trouve le moyen de rendre la vie plus douce dans ces solitudes ; ce fut el

“Chato” Baguinay. Un jour, il a annoncé qu’il allait se marier dans la région et revenir avec sa femme vivre à Cañadón Seco. On s’est gentiment moqués de lui, mais il a tenu sa promesse. Il a parlé avec plein de gens jusqu’à ce que l’entreprise lui accorde l’autorisation et lui donne trois petites pièces préfabriquées à partir desquelles il pourrait construire sa maison. Il a donc planté sa tente près de ce qui est aujourd’hui le camp d’Agüero et, avec l’enthousiasme du jeune marié, s’est employé à bâtir son foyer. Il a voyagé à Córdoba, d’où il est revenu, fier, avec son épouse à ses côtés... Je me demande ce que la pauvre femme a pu penser de ce coin perdu!... Mais la vérité c’est que tous l’enviaient d’avoir pris la décision de se forger un avenir certain. Il y a eu contagion!... Puerta a fait pareil, il s’est marié et s’est installé près de la petite maison de Baguinay. Comme le coin se peuplait de plus en plus, ils ont décidé de lui donner un nom et l’ont appelé Salsipuedes.

(Souvenirs d’un des premiers habitants
de Cañadón Seco, cités par Carlos Reinoso
dans son livre *Tiempo de crecer*)

La porte d’entrée du kiosque s’ouvre avec fracas, comme dans ces mauvais films où l’on voit un personnage féminin, sourcils froncés, yeux enflammés, entrer en jurant. Ici c’est différent : Angelica nous salue avec joie et pose par terre des sacs en plastique bien remplis. Elle est restée coincée au bureau : des milliers de papiers, des factures, des problèmes ; elle vient de terminer. À cette heure. Elle se dirige vers la cuisine, trimbballant ses sacs. On l’entend ouvrir et fermer les portes des placards, du frigo. On devine, juste au bruit, que les mouvements sont rapides, mécaniques. Au milieu, elle lâche des commentaires en criant : aujourd’hui j’ai encore obtenu des signatures pour la pétition contre la tuberculose, ils ne me

feront pas taire, qu'est-ce qu'ils croient. Qu'ils vont m'embobiner avec leurs histoires. Les commissures des lèvres du haut dignitaire péruvien esquissent un sourire, celui des conjoints les plus chanceux quand ils écoutent les litanies de l'autre. Angelica revient et reste à mi-chemin entre la cuisine et le kiosque, certaines franges du rideau en plastique collées au corps, comme apprêtée pour le carnaval ou pour le sexe fort. Elle me demande – d'une façon qui exclut automatiquement pour moi la possibilité de refuser – si je veux rester manger. Je la regarde et pense qu'il a dû arriver à ses parents la même chose qu'à John Huston : ils ont choisi pour leur fille le prénom Angelica avec l'espoir qu'elle soit douce et céleste, et se sont retrouvés avec une femme qui a les pieds sur terre et des désirs charnels.

Pendant environ six mois elle a été tuberculeuse. On connaît ces maladies : un jour elles disparaissent et elles ressurgissent quand on s'y attend le moins. Pour Angelica, elle est toujours là, à l'affût. C'est comme l'herpès, on croit qu'il est mort parce que la peau est lisse à nouveau, mais en fait non, la bestiole dort ; tandis que l'on va et vient, parle, vit sa vie, elle croît à l'intérieur, bien nourrie, témoin de chacun de nos actes. Et des gens comme elle, il y en a des milliers à la ronde par ici. Mais ils veulent la faire taire, ils disent que les taux ont baissé, que son cas est isolé. Ce sont eux, les fonctionnaires, dans leurs bureaux, qui sont isolés. Ils ne voient pas ou ne veulent pas voir ce qui se passe. Elle connaît ici plusieurs habitants infectés, elle est en train de monter une association, une organisation, pour éviter que la maladie se propage. Elle a écrit des milliers de choses à ce sujet. Mais comme on prétend que la maladie n'existe pas, personne ne fait rien. Alors elle agit. Mais bon, vu qu'il y a ici plus

de chiens que de gens, qui aurait l'idée de penser aux citoyens et à leurs droits. C'est tout juste s'ils reconnaissent qu'il y a des gens. Angelica tousse – une toux sèche et décidée, presque un aboiement – et boit une gorgée de vin. Léon boit de l'eau. Son mutisme endémique s'accroît quand sa femme est là. Avec tout ce qu'elle a déjà à faire, il faut aussi qu'elle s'occupe de ça. Cette Marguerite Gautier du XXI^e siècle a remplacé les soupirs par les imprécations : une preuve supplémentaire des pouvoirs guérisseurs du blasphème.

Angelica lit sans arrêt, dès qu'elle a un moment de libre. Elle vient de finir *Et Nietzsche a pleuré*, d'Irvin Yalom. Fascinant, inégalable, il explore à fond le thème de la folie. Elle est, me dit-elle, complètement passionnée par ce sujet. Elle me l'aurait prêté si elle ne l'avait pas déjà refilé à une amie, plus exactement si elle n'avait pas commis l'erreur de le refiler à une amie qui ne vit pas ici. Allez savoir maintenant quand elle le lui rendra. Il faut connaître la maison où elle a grandi pour comprendre son attirance pour la folie, mais peu importe. Ça l'attire, et elle pense que ça l'attirerait indépendamment de son passé familial : c'est ce que dit son psy. Et sa prof d'atelier d'écriture, qu'elle suit à Caleta Olivia, lui dit que ses histoires sont toujours morbides, qu'elle s'arrange chaque fois pour revenir au même thème. Elle lui conseille d'élargir son univers, de penser à d'autres options, de lire des choses différentes. Mais pour elle ça n'a pas de sens, à quoi bon. Au final les grands écrivains ont toujours leurs obsessions, leurs idées fixes. On peut lire ou même entendre, maintenant qu'on le voit à la télé, une phrase de Sabato et savoir que c'est lui. Pourquoi ? Non parce qu'il se répète mais parce que c'est son univers. Et son univers à elle, c'est la folie, point. Parfois

elle écrit, uniquement sur commande. Récemment, par exemple, elle a écrit une nouvelle pour une amie qui vit à Cañuelas, car il y avait un concours et son amie voulait y participer. Il fallait décrire la ville. Elle a gagné le prix avec la nouvelle d'Angelica. Alors qu'elle n'a jamais mis les pieds à Cañuelas ; son amie lui a décrit la ville au téléphone. Mais dans ce cas elle n'a pas mis sa véritable passion, elle l'a fait par amitié, c'est tout. Sa passion, c'est de découvrir ce qu'il y a exactement au-delà de la folie. Car c'est résolument un autre monde, régi par des lois différentes. Par ailleurs elle aimerait bien savoir à quoi nous faisons référence quand nous parlons de folie, parce que les différences, les conceptions sont nombreuses et subtiles. Combien de fois on traite quelqu'un de fou, simplement parce qu'il prend son temps pour voir les choses de plus près, parce qu'il a une sensibilité plus développée que tout le monde. C'est ça qui l'intéresse surtout, cette zone où se rencontrent les deux extrêmes : celui des fous supposés et l'autre. Sa prof, pour la faire changer de sujet, lui a apporté une nouvelle d'un auteur italien dont elle ne se rappelle pas le nom, dans laquelle il décrit un appareil qui sert à mesurer la beauté. C'est vrai, dans un sens elle a eu raison, c'est exactement ce qu'elle aimerait faire, mais avec la folie : avoir un appareil de mesure qui lui donnerait les clés, les degrés. Parce que là, dans cet univers que tous considèrent perturbé, se trouve beaucoup de vérité. Et elle, il y a un certain nombre de vérités qui lui échappent encore.